

Culture



Fabrizio SABELLI, *Recherche anthropologique et développement*, Neuchâtel: Éditions de l'institut d'ethnologie et Paris : Éditions de la MASON des sciences de l'homme, 1993, 176 pages (broché)

Mike Singleton

Volume 15, Number 2, 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1083886ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1083886ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Singleton, M. (1995). Review of [Fabrizio SABELLI, *Recherche anthropologique et développement*, Neuchâtel: Éditions de l'institut d'ethnologie et Paris : Éditions de la MASON des sciences de l'homme, 1993, 176 pages (broché)]. *Culture*, 15(2), 133–135. <https://doi.org/10.7202/1083886ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

The penultimate and last substantive chapter ("The Three Generations") deals with kinship. "It takes three generations, we were told, to make a bourgeois, and in this respect all of our informants belong to a fully mature bourgeoisie" (p. 118). It is genealogical depth that contrasts the bourgeoisie and the nobility from other social classes. She notes that "all of the bourgeois informants mentioned the members making up the phratries [sic, fratries, i.e. sibling groups. According to Petit Larousse the term includes brother and sisters] of their four grandparents" (p. 123). This contrasts sharply with other districts in Paris and with Segalen's work on Brittany, where all but one patronymic of the grandparental generation has been forgotten. Le Wita notes that "for the population at large, not including the affluent classes, grandparents do appear to constitute the limit of people's genealogical knowledge" (p. 125). Further, there is a difference in sheer quantity. In a working class district of Paris, 50 per cent of the genealogies contained between 26 and 100 people while only 5.5 percent mentioned more than 100. In contrast, half the bourgeois informants mentioned 50 to 100 relatives and the rest between 150 and 300.

Two examples give a general feel for the author's ethnographic touch with regard to kinship.

In this chapter and elsewhere she describes the position of the *pièce rapportée*. The translator explains the term as follows: "borrowed in this instance from dress making, a *pièce rapportée* being a piece of contrasting material added to, say, a dress. The figurative sense evoked is something like 'new blood' " (p. 47). The term is used to refer to in-marrying women. The term is used by parents to refer to a daughter-in-law and by brothers to refer to a sister-in-law. Curiously, the author does not mention whether or not it is ever used by a woman to refer to her brother's wife. Elsewhere she attributes remarks as typical of a *pièce rapportée*:

We all have the same background. We were brought up by women. Some people attach more importance than others to this or that. In the education of children, there are some things that take first place. For instance, it infuriates me when I see my nephews nibble at fruit and leave it virtually untouched (p. 139).

The second example relates to the importance of matrification in a nominally patronymic system.

This typically works at the effective selective level where, as she notes, the "recollections tend to relate more to the maternal side of the family and to female elements in the kindred" (p. 137). She is careful to point out with a pair of examples that this type of genealogical recollection applies to both male and female informants.

In conclusion, though the book deals with the conceptual problems of the definition of the bourgeoisie, it is the ethnographic details of who and what the bourgeoisie are that excel. It is a contribution to the ethnography of the European elites and how they maintain themselves through the generations. The book is more than a simple translation. The translator has gone to considerable length to explain some of the very culturally specific notions. For people who read French well but are not particularly familiar with the details of French and continental elite culture, the book is a useful aid to the French original. To those interested in the details of a continental elite system, both the original and the translation are important. In attempting to verify the translation, I have found usages that are unknown to both French and Québécois colleagues. It is a very good book when the translation is read alone, and a particularly exciting and insightful ethnography when read in conjunction with the original.

Fabrizio SABELLI, *Recherche anthropologique et développement*, Neuchâtel: Éditions de l'Institut d'ethnologie et Paris : Éditions de la MASON des sciences de l'homme, 1993, 176 pages (broché).

Par Mike Singleton

CIDEP

Ancien missionnaire, mes supérieurs m'avaient fait faire, au milieu des années soixante, de l'anthropologie à Oxford, dans l'espoir que cela pouvait servir à mieux emballer l'envoi de l'essentiel de la Révélation biblique vers l'Afrique Noire. (Mal) heureusement, cela n'a servi qu'à ma démission. Car les païens que j'étais censé convertir ont toujours fini par me convaincre, souvent à leur insu et parfois à leur corps défendant, de la justesse de leurs propres philosophies et pratiques. Mais ça c'est une autre histoire! Ce qui me frappe, après coup, c'est la schizophrénie spéculative dont souffraient, à l'époque, tant feu mon maître, Sir Evans-Pritchard, que mon maître à penser Claude Lévi-Strauss. Tous les deux tenaient la dichotomie

entre théorie et pratique non seulement pour acquise, mais comme allant de soi. D'un côté, il y avait l'anthropologie en soi, pure et dure, à base de recherche fondamentale et fonctionnant gratuitement sur le mode de l'art pour l'art. De l'autre côté, mais en contrebas, figurait une anthropologie appliquée, à l'usage d'administrateurs coloniaux ou de missionnaires chrétiens. Ces applications de l'anthropologie étant, tant ontologiquement que déontologiquement, accidentelles, elles ne pouvaient en rien entamer l'essence même de la discipline, foncièrement a-politique et a-morale.

Loin de moi l'idée de vouloir jeter une première pierre œdipienne sur la candeur des concepts et des convictions de nos pères fondateurs. Comment le faire quand nous, leurs propres fils – que nous allions regagner nos pénates académiques ou prodiguer nos efforts administratifs ou apostoliques au loin – avons intériorisé et naturalisé le droit de nos maîtres sur leurs esclaves? Il n'empêche que des esprits postmodernes peuvent rester rêveurs devant l'inconscience monumentale affichée par leurs aïeux à l'égard de l'histoire et des conséquences de l'opposition classique entre théorie et pratique. La « contemplation » (theorein) ne prend-elle pas racine dans l'esclavage grec? N'aboutit-elle pas à l'apartheid actuel entre intellectuel et manuel? Nos ancêtres n'étaient rien d'autres que des sociologues de la (re)connaissance. Ils n'ignoraient pas que l'idée de la sorcellerie faisait partie d'une cause dès sa conception et savaient que les mythes n'étaient pas instrumentalisés après coup. Comment se fait-il qu'ils aient pu croire si naïvement à leur propre innocence idéologique? Peu importe. Ce qui compte désormais c'est d'accepter en principe que distinguer une anthropologie fondamentale de ses applications éventuelles est aussi épistémologiquement équivoque qu'ethnocentriquement piégé.

Mais pourquoi vous parler de cela, quand je suis supposé recenser ce livre de Sabelli? C'est que l'anthropologie n'est pas encore sortie de l'auberge en question. Il y a toujours – sur la scène universitaire, par exemple, ou du côté des revues scientifiques et des collections sérieuses – des vrais anthropologues qui s'occupent des systèmes de parenté ou du symbolisme des étuis péniens, puis, à l'instar des médecins qui, faute de pouvoir être chirurgiens, s'adonnent à la santé publique, il y a des anthropologues fourvoyés en développement. Car l'auteur de Recherche anthropologique et développement, comme l'auteur de ces lignes, est

un anthropologue rattaché à un institut universitaire d'études du développement. Quand ces instituts mêmes ont dû lutter et luttent souvent encore pour leur droit de cité universitaire, il ne faut pas se demander à quel point le statut d'une anthropologie du développement est loin d'être acquis.

L'anthropologue, détaché auprès de ces centres périphériques, peut toujours se rattraper en (se) disant qu'il n'est ni pour ni contre le développement, mais tout simplement un anthropologue du phénomène « développement », comme d'autres le sont de la sexualité sauvage ou de la médecine primitive. Mais cela ne convainc personne et surtout concède trop aux pontifes qui, du haut de leurs chaires, cherchent à résoudre, à leur façon, la crise d'identité que traverse la discipline. Si l'objet propre de l'anthropologie c'est le primitif, alors, faute de pouvoir étudier son équivalent moderne, l'anthropologue deviendra un ethno-historien. Par contre, si l'observation participante fait la discipline, elle pourrait avoir de l'avenir. Mais, matière ou méthode, ce n'est pas du centre académique que le changement salutaire du paradigme anthropologique surgira. Les Églises ne pouvant tout au plus que se réformer, c'est des sectes qu'il faut attendre des transformations révolutionnaires. C'est de la marge que doit venir, en principe sociologique, l'inspiration et l'interpellation qui pourraient sortir l'anthropologie occidentale des impasses idéologiques et institutionnelles où ses grilles d'analyse classiques l'ont conduite.

D'où tout l'intérêt de ce livre. Il ne s'agit pas – et l'ouvrage ne doit pas être lu comme tel – d'un livre de recettes pour activistes cherchant à savoir en quoi l'anthropologie pourrait les aider à briser les tabous qui empêchent les indigènes de manger des tilapia ou d'avaler la pilule contraceptive. Le sujet de Sabelli n'est pas un objet(if) parmi d'autres, il y va du Projet Humain tout court. Le développement n'est pas le seul problème des sous- ou des non-développés, ni même de ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont dit « non » au développement. « Développer ou ne pas développer » est la question humaine par excellence et donc constitue le cœur même de l'anthropologie.

Sabelli, évidemment, ne prétend pas apporter la réponse dans la centaine de pages qu'il consacre à la question. Il n'empêche que dans sa première partie, il s'attaque à de nombreux clichés en cours qui tendent à noyer le poisson : la participation, la

recherche-action, la recherche tout court, l'expertise, le partenariat, la culture, la tradition, la ruse, la stratégie, le statut mythique du développement. Mais qui jette un coup d'œil sur l'index – et une fois n'est pas coutume en francophonie, il y en a un! – ne peut qu'être frappé par le fait que les références à des enjeux épistémologiques abondent : la complexité, la conceptualisation, les données, la méthodologie, la problématisation, le réel, le terrain. Qui lit le texte (et les seize textes à l'appui) se rendra compte qu'il s'agit là d'un parcours qui profitera plus aux formateurs de formateurs qu'aux militants qui, sur le point de partir au front, ont besoin d'un « survival kit » anthropologique, d'un mode d'emploi de la dimension culturelle ou d'un petit manuel pratique pour parfait développeur. Mais devraient lire Sabelli aussi, sinon surtout, les confrères académiques coincés dans les carcans classiques de l'anthropologie conventionnelle.

Pour ne pas finir sur une note trop profonde ou dithyrambique – après tout je suis censé faire un compte rendu critique – le côté franco-français des références de l'auteur étonne. Que Touraine ou Castoriadis – pourtant fondamentalement sur la même longueur d'onde que Sabelli – ne figurent pas dans la bibliographie, passe encore, mais qu'il y ait si peu d'Anglo-Saxons ou même d'Italiens est un peu décevant, puisque Dieu sait s'il y en a qui auraient apporté de l'eau à son moulin.

Christine DURIF-BRUCKNER, *Une fabuleuse machine. Anthropologie des savoirs ordinaires sur les fonctions physiologiques*, Paris : Éditions Métailié, 1994, 224 pages, 125 FF (broché)

Par Serge Genest

Université Laval

La compréhension des catégories culturelles significatives et des comportements qui leur sont associés, n'est-elle pas au fondement du projet initial de l'anthropologie? Aujourd'hui on dit : savoirs ordinaires, savoirs locaux ; autrefois, savoirs populaires, ethnoscience, anthropologie cognitive.

Ce n'est pas ici le lieu de le faire, mais il faudrait sans doute resituer ces expressions dans leurs environnements théoriques respectifs, en montrer aussi la continuité. Et peut-être conclure que la remise en question de l'autorité de l'ethno-

graphe, que la parole rendue aux sujets d'enquête dans la pensée postmoderne, ne font que nous ramener au projet initial qu'une anthropologie ordinaire, trop absorbée à décrire, à analyser, à objectiver aurait tout bonnement mis de côté.

Vu sous cet angle, l'ouvrage de Christine Durif-Bruckner s'inscrit au cœur des préoccupations de l'heure de l'anthropologie en général. Par ailleurs, en cherchant à dépeindre comment des Françaises et des Français de la région de Lyon pensent les fonctions physiologiques, Durif-Bruckner aborde un domaine qui a fait l'objet de plus de travaux dans les populations exotiques qu'en situation endotique. Sa contribution s'avère donc originale d'emblée.

Après avoir présenté les contours méthodologiques de son enquête dans le préambule et le premier chapitre, dans celui qui suit, Durif-Bruckner brosse un tableau synthétique de l'organisation des fonctions physiologiques – les organes ou les systèmes centraux, leur hiérarchie – repérables dans les énoncés qu'elle a recueillis. Vient ensuite l'analyse détaillée des ensembles d'organes et de fonctions reconnus comme les plus importants.

Durif-Bruckner construit alors sa démonstration à partir du thème principal du discours des informatrices et des informateurs en le prolongeant dans une série de chaînes d'associations, pourrait-on dire. Ainsi, les chapitres 3, 4 et 5 abordent successivement le cœur et le sang, puis les règles et finalement le contrôle chimique de la reproduction avec la pilule. Les deux chapitres suivants traitent des nerfs et de leur dérèglement : le stress et la folie. Enfin, une troisième chaîne se forme (chapitres 8, 9 et 10) autour du système digestif : estomac et foie, alimentation et réglages du corps par les vitamines et la diète. Une dernière section reprend les éléments essentiels de la démonstration et tente une ultime synthèse du savoir profane français sur les fonctions physiologiques.

Les précisions méthodologiques que l'auteur apporte en début d'ouvrage s'avèrent d'autant plus importantes qu'elles créent un climat qui demeure tout au long de la lecture. Un certain malaise à identifier la portée des énoncés, à en cerner les véritables contours. Ainsi, les données collectées proviennent tantôt d'une pratique clinique débutée dès 1981, avant même qu'il ne soit décidé d'une problématique d'enquête qui, elle,